

Grandeurs et misères du théâtre professionnel en Ontario

Andrée Poulin

Numéro 62, mai 1991

Le théâtre franco-ontarien dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42448ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, A. (1991). Grandeurs et misères du théâtre professionnel en Ontario. *Liaison*, (62), 26–29.

GRANDEURS ET MISÈRES DU THÉÂTRE PROFESSIONNEL EN ONTARIO

par Andrée Poulin

La pénurie chronique de fonds conjugée à une paralysante récession économique, le désintérêt d'un public nourri aux mamelles de la télévision/cinéma, le désabusement de certains artisans, l'épée de Damoclès de l'assimilation... que de spectres planent sur le théâtre professionnel français en Ontario!

En dépit de toutes ces embûches susceptibles de jeter une douche froide sur les meilleurs élans créatifs, les gens de théâtre ne sont nullement prêts à jeter la serviette. Oui, ils sont inquiets et frustrés, mais pas abattus et encore moins vaincus. En entrevue, les leaders du milieu se montrent lucides, mais combattifs. Si le théâtre franco-ontarien s'essouffle et se cherche, il reste quand même empreint de dynamisme, de détermination et, surtout, de ce carburant essentiel qu'on appelle l'espoir.

Le nerf de la guerre : l'argent

Au théâtre comme dans toutes les autres sphères culturelles, l'argent reste, hélas, le nerf de la guerre. Or, avant même que la tentaculaire récession ne s'attaque à tout ce qui bouge, les compagnies ontariennes souffraient déjà d'une carence navrante de fric.

Plus mûres, plus en contrôle de leur art, les troupes professionnelles en Ontario mériteraient bien de rouler en Cadillac, mais pour l'heure, elles ne peuvent se permettre qu'une vulgaire Volks d'antan, du genre vieille Coccinelle hoquetante.

Le théâtre en Ontario se trouve présentement en crise, car on a une génération d'artistes qui sont arrivés à un niveau très avancé sans que les structures et les budgets en place ne leur permettent de poursuivre leur démarche, affirme Sylvie Dufour, directrice artistique du Théâtre du Nouvel Ontario.

Luc Thériault, comédien de 33 ans qui a bien connu les années de vache maigre, a roulé sa bosse en tournée dans d'innombrables petites villes ontariennes. Aujourd'hui, pour se faire plaisir et continuer de monter sur les planches, il a formé avec Daniel Chartrand le duo DDT. Mais pour mettre du beurre sur son pain, il fait des piges « alimentaires », des trucs corporatifs ou industriels.

Lorsque t'as fait tellement de tournées que tu connais le nombre d'arbres entre Moonbeam et Sudbury, t'as envie d'autre chose. Les gens de théâtre n'ont plus 25 ans et veulent de meilleures conditions de travail. Impossible de demander

à ces gens-là de revenir en arrière. Si on ne peut pas s'offrir une Cadillac, essayons au moins une Oldsmobile, lance-t-il, mi-figue, mi-raisin.

D'après Luc Thériault, l'épineux et incontournable problème de l'argent est relié à la diffusion : le bassin de population diminue, le marché rétrécit comme une peau de chagrin, tandis que les coûts eux, sont à la hausse. *Les troupes professionnelles se trouvent devant une situation difficile, car elles deviennent plus exigeantes artistiquement et leurs productions coûtent plus cher. Il faut pourtant, à un moment donné, que les moyens correspondent aux rêves, fait-il valoir.*

Professeur en pédagogie des arts à l'Université d'Ottawa, Mariette Théberge a travaillé pendant plusieurs années à La Corvée et à Théâtre Action. Frustrée de toujours rouler en tacot, elle a quitté le milieu parce qu'elle refusait de vivre dans l'insécurité financière jusqu'à l'âge de 65 ans. *Les gens qui ont fait ce travail ont accepté des salaires de crève-faim et fait énormément de bénévolat, car ils y croyaient. Elle est finie l'époque où on acceptait de travailler dans des théâtres qui n'étaient même pas chauffés; aujourd'hui, les artistes ne veulent plus vivre dans ces conditions. Lorsque t'as 35 ans, dix ans de métier derrière toi, qu'arrive*



Luc Thériault :
le théâtre franco-ontarien
tire sa vitalité de
sa situation politique.

une deuxième récession et que t'as toujours pas de sécurité financière, c'est difficile à accepter, explique-t-elle.

Pour Claire Faubert, directrice du Théâtre du Trillium, le problème d'argent serait résolu si les gouvernements accordaient enfin aux arts l'importance qui leur revient. *Le budget du Conseil des Arts n'a pas été augmenté depuis trois ou quatre ans. On a un énorme travail de lobbying à faire auprès des gouvernements.*

Bien qu'elle prenne le gouvernement à partie, Claire Faubert reconnaît que l'époque de l'État providence est bel et bien révolue. *C'est l'entreprise privée qui sera le futur partenaire des artistes. Il faut faire comprendre à ces gens-là que la culture, sans être nécessairement rentable, est très profitable, souligne-t-elle.*

En attendant cette manne hypothétique qui viendra on ne sait trop d'où, les troupes ontariennes ont amplement le temps de faire un examen de conscience et de réévaluer leurs propres habitudes. *On s'est égaré, on a voulu faire gros, concède la directrice du Trillium. Tant mieux si la récession économique nous ramène à la réalité, nous oblige à nous attacher au contenu plutôt qu'au contenant. Il faut repenser*

LE THÉÂTRE FRANCO-ONTARIEN DANS TOUS SES ÉTATS

notre façon de faire du théâtre, revenir à la source, à l'essence même.

Tout en reconnaissant les vertus de la simplicité, aucune troupe professionnelle n'a envie de revenir en arrière et revivre l'époque du théâtre à petit budget. *Les troupes ne peuvent plus reculer*, note Mariette Thérberge, *car elles ont connu une certaine évolution artistique. On n'est pas Broadway, on ne peut pas se permettre d'avoir des planchers roulants, mais il faut tout de même que le produit présenté soit compétitif avec les troupes du Québec. Il faut que la production soit bonne visuellement*, souligne-t-elle.

Pour Sylvie Dufour, il ne faut absolument pas sabrer dans les budgets de production, d'abord parce que la qualité en prendrait pour son rhume, mais surtout parce que ce serait encore les acteurs qui en pâtiraient. *Les comédiens plus âgés sont déçus car ils se sont tellement battus. Cette génération a fait des sacrifices pour protéger l'artistique et nous, les plus jeunes, on est sensibles à ça. Les artistes vivent déjà sous le seuil de la pauvreté, alors il faut essayer, autant que possible, de bien les payer*, fait-elle valoir.

Hors de Montréal, point de salut?

Pour sortir de la dèche et continuer à faire un métier qu'ils aiment, bien des artistes franco-ontariens déménagent leurs pénates à Montréal. Claire Faubert comprend mais se désole de cet exode des talents régionaux au profit de la métropole. *Dès qu'un artiste devient un peu connu, il s'exile. C'est ce qu'ont fait Jean Marc Dalpé et Brigitte Haentjens en s'installant à Montréal. Je suis contente pour eux, mais ça n'aide pas la région.*

N'ayant jamais eu de difficulté à vivre de son métier à Ottawa, Claire Faubert n'a pas senti la nécessité de s'exiler. Plus encore, elle déplore l'attitude du hors de Montréal, point de salut. *Le public a beaucoup de*

chemin à parcourir, car il est enclin à croire qu'« il n'est bon bec que de Montréal ». Ce snobisme est partout présent : le public le croit, le Conseil des Arts le croit et les acteurs finissent par y croire, souligne-t-elle.

Le directeur artistique du Théâtre de la Vieille 17, Robert Bellefeuille, a fait carrière dans la région et s'y trouve très bien, merci. Il reconnaît cependant que sans la Vieille 17, il aurait quitté Ottawa depuis belle lurette. *Les acteurs investissent tout leur talent et leur temps dans le théâtre et ne font vraiment pas beaucoup d'argent. Pour un artiste, un show par année, c'est trop peu. Comme les troupes de la région ne sont pas capables de donner aux comédiens les moyens de travailler, ils partent ailleurs*, explique-t-il.

De son côté, Luc Thériault est fermement convaincu que c'est aux compagnies professionnelles que revient la responsabilité d'encourager les talents locaux. *Ces troupes font partie de la vie culturelle, alors c'est à elles de garder les gens ici*, affirme-t-il. La directrice du Trillium accepte entièrement cette responsabilité, comme le démontre son credo : *ce sera régional sinon je débarque. Mon cheval de bataille, c'est l'épanouissement des artistes de la région, qui ont des choses à dire. Je comprends ces théâtres qui défendent leur spectacle en embauchant des comédiens montréalais, mais moi, je veux privilégier le talent de la région*, soutient Claire Faubert.

Du théâtre de revendication à l'art pour l'art

Il y a quelques années, les comédiens pouvaient travailler plus longtemps sur une même pièce, grâce aux tournées en province. Aujourd'hui, si les tournées de spectacles pour enfants fonctionnent bien, on ne peut en dire autant des pièces pour adultes, qui ont beaucoup perdu de leur popularité. *C'est devenu difficile de planifier la tournée d'un show pour adultes, à cause*

des coûts, mais aussi parce que les gens ne peuvent plus nous accueillir. On ne trouve pas de salles appropriées ou assez grandes et il n'y a plus de circuit en place, note Robert Bellefeuille.

Si la communauté ontarioise ne trouve pas de salles pour accueillir les productions de ses propres artistes, est-ce un signe que les troupes franco-ontariennes se sont éloignées de leur public? Pour Luc Thériault, la réponse est oui. *Le théâtre franco-ontarien tire sa vitalité de sa situation politique, du fait qu'il est minoritaire. Avant, les jeunes faisaient du théâtre dans un esprit de lutte. C'était un théâtre-miroir de la communauté, qui s'y identifiait beaucoup. Aujourd'hui, on fait moins l'équation survie = culture = théâtre et le propos est moins politisé.*

Sans être passéiste, Luc Thériault aimerait revenir à un théâtre plus engagé. *L'erreur, ce serait de revenir en martyr, de s'immoler avec un drapeau franco-ontarien. Il faut repolitiser tout ça, retourner voir du côté de nos racines, mais pas comme il y a quinze ans. Il faut le faire en respectant les aspirations légitimes des praticiens.*

Claire Faubert n'est pas d'accord. À son avis, le temps des revendications est terminé. *Le théâtre a été le porte-étendard de la cause franco-ontarienne, mais cette bataille a été gagnée et le théâtre s'est éloigné de cette cause. Il était temps, car ça en faisait un théâtre revancharde. Toujours le français par-ci, par-là; à un moment donné, ça lasse les gens. La directrice du Trillium ajoute que le théâtre peut défendre une cause ponctuellement, mais sa vraie mission, c'est de défendre toutes les causes du monde, de porter un regard sur l'humanité, de parler à l'homme.*

Robert Bellefeuille admet qu'on a utilisé la dramaturgie pour porter le flambeau mais souhaite maintenant passer à autre chose. *Le théâtre doit oser, risquer, donner de la variété, mettre des épices dans la vie. C'est important que les artistes se question-*



Claire Faubert :
repenser notre façon
de faire du théâtre,
revenir à la source,
à l'essence même.

nent, recommencent, passent d'une couleur à l'autre. On a tendance à sous-estimer le public, mais en général, il va suivre. Et puis tant mieux si les gens sont dérangés, si on bouscule le public, lance-t-il.

Une parole qui n'est pas prête à se faire taire

Très conscients des obstacles et des limites auxquels ils sont confrontés, les gens de théâtre en Ontario font preuve d'un optimisme qui les honore. Sylvie Dufour, par exemple, tout isolée qu'elle soit à Sudbury, reste fougueuse, pétante d'énergie et mijote d'ambitieux projets pour son théâtre. *Le TNO est là pour rester, c'est une évidence pour nous. La génération qui nous a précédés nous a légué énormément de choses. Nous aussi on veut vivre nos heures d'espoir et de rêves. Bien sûr qu'il y a une crise, mais il y a en même temps une certaine effervescence. La crise, ça peut être positif, susciter l'action et une prise de parole!*

Bien qu'il reconnaisse que le théâtre en Ontario traverse une période *un peu beige*, Robert Bellefeuille n'a rien perdu de son envie de créer. *Il faut surtout pas que la récession nous éteigne. Parfois, le luxe nous gâte et la pauvreté peut aiguïser l'imaginaire. Il faut se dire qu'avec presque rien, on peut faire des choses extraordinaires, affirme-t-il.*

Même discours chez Claire Faubert, qui estime que la difficulté peut servir de fouet. *Cet environnement hostile favorise l'éclosion du théâtre. On est davantage prêt à se dire qu'on va faire du théâtre qui va nous mettre sur la carte. Je vois de l'effervescence, beaucoup de beaux talents qui veulent et qui sont prêts à faire des sacrifices pour réussir. Le théâtre en Ontario est une parole qui n'est pas prête à se taire, conclut-elle.*

Voilà des gens de théâtre qui ont bien compris le célèbre vers de Corneille : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ».